

Histoires anonymes et histoire de clémence : après la rue les livres

Autor(en): **Chaponnière, Martine**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **73 (1985)**

Heft [5]

PDF erstellt am: **14.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-277598>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

HISTOIRES ANONYMES ET HISTOIRE DE CLEMENCE **APRES LA RUE LES LIVRES**

Le temps où des milliers de femmes défilaient en cortège dans les capitales européennes en chantant « Nous qui n'avons pas d'histoire, les femmes, nous qui sommes sans passé » est fini. C'était il y a 10 ans, 15 ans, les femmes se construisaient alors leur histoire tout en la faisant.

Coup sur coup, deux ouvrages témoignent de la vivacité de l'histoire des femmes viennent de paraître. Le premier fait le point sous forme d'interrogation : « Une histoire des femmes est-elle possible ? »¹. Le second donne une forme de réponse — l'itinéraire intellectuel d'une femme hors du commun : « Clémence Royer, philosophe et femme de sciences ».

A la période des manifestations de rues a succédé une période de production académique intense. L'histoire, en particulier, a grandement bénéficié de cette réflexion *a posteriori*, comme en témoigne ce passionnant ouvrage issu d'un colloque d'historien(ne)s tenu à Saint-Maximin, en France, sous forme de recueil d'articles. Un colloque mixte, c'est-à-dire que parmi les 13 personnes à faire une intervention, 11 étaient des femmes, tous étaient historiens.

MERCI, JEANNE D'ARC

Pour les femmes, le besoin d'histoire est une question d'identité, au même titre qu'on a besoin de racines. Comme le souligne Arlette Farge, « pour exister, revendiquer, il faut avoir une mémoire, retrouver dans le passé enfoui celles qui nous ont précédées et que l'histoire jamais n'a prises en compte ». A ses débuts, cette quête va dans tous les sens, donnant peu à peu naissance à deux figures : « celle des héroïnes oubliées, des femmes exceptionnelles ; celle de l'ensemble dominé des muettes de l'histoire ».

On aboutit alors, dans le premier cas, à une mise en avant de personnalités non représentatives des femmes en général (par exemple, Jeanne d'Arc, non seule-

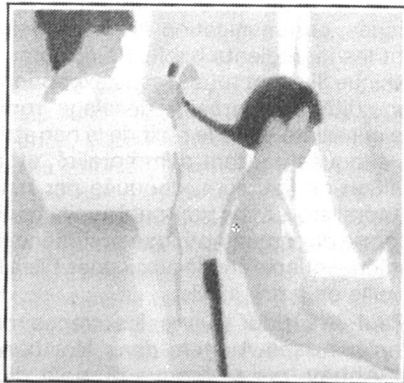
ment pucelle, mais brûlée vive !) auxquelles il devient dès lors difficile de s'identifier, ou, dans le second cas, on se trouve placée face à une masse d'humiliées sans voix ni relief, auxquelles on n'a nulle envie de s'identifier !

Pendant cette période, que Farge situe entre 1970 et 1980, « les thèmes privilégiés sont ceux qui abordent le corps, la sexualité, la maternité, la physiologie féminine, comme si, en un premier temps, il était impossible de s'éloigner de cette « nature féminine » simultanément contestée par celles-mêmes qui la traduisent historiquement ». Puis apparaîtront, dans la même perspective, des recherches sur les métiers féminins proches des « rôles naturels » (infirmières, sages-femmes, nourrices, institutrices, domestiques, etc.).

Plus tard seulement les thématiques se distancieront des professions typiquement féminines pour aborder des « travaux de femmes » plus indifférenciés.

UNE HISTOIRE DES FEMMES EST-ELLE POSSIBLE ?

sous la direction de Michelle Perrot



Rivages

PAS D'HOMMES SANS FEMMES

Le leitmotiv de l'ouvrage est un plaidoyer pour l'élargissement du champ de l'histoire des femmes, tant dans la méthode que dans les contenus.

Elargir le champ de l'histoire des femmes, c'est surtout aborder différemment les objets de recherche. C'est poser de nouvelles questions : « L'histoire des femmes peut bien apparaître comme un analyseur du psychisme masculin, écrit Yvonne Knibiehler ; elle doit conduire les hommes à s'interroger sur ce refoulement-là ». C'est exactement ce que fait Alain Corbin qui, dans un bel article intitulé « Le « sexe en deuil » et l'histoire des femmes au XIXe siècle » soutient la thèse que « la conviction (des hommes) de l'infériorité sexuelle masculine hante la vision savante de la femme ». Cette façon de voir est bien représentative, d'ailleurs, de l'esprit du colloque et du livre qui en est issu : « Il convient aujourd'hui de mettre l'accent sur la solidarité, la complémentarité, la subtile distribution des rôles ; cela, aussi bien dans le domaine des pratiques sociales que dans celui des interventions symboliques.

Mais il importe aussi de prendre en compte le jeu des relations imaginaires. Représentation de l'autre et image de soi ne se façonnant pas indépendamment ». C'est la leçon à tirer de l'ouvrage. Non seulement les femmes ne s'étudient plus (dans les deux sens du terme !) en tant que catégorie coupée d'un champ social plus large, mais l'attention portée à l'interaction entre le masculin et le féminin permet, de surcroît, d'écrire une histoire différente.

A LA DECOUVERTE DE CLEMENCE ROYER

En fait, les différentes démarches, qu'il s'agisse de délimiter dans le temps et dans l'espace les multiples facettes de l'oppression des femmes, ou encore, comme nous venons de le voir, de comprendre le féminin par l'étude du masculin (ou vice versa), ou enfin de faire revivre des héroïnes oubliées, toutes ces approches aujourd'hui coexistent. Mais si l'on peut en faire aujourd'hui l'histoire,

¹ sous la direction de Michelle Perrot, éd. Rivages, Marseille, 1984, 226 p.

l'histoire des femmes n'est pas encore assez assise pour réduire son champ d'investigation à une seule approche. Et c'est tant mieux, puisque vient de paraître, dans la catégorie « héroïnes méconnues » un ouvrage fort intéressant consacré à : Clémence Royer, Philosophe et femme de sciences »².

Clémence Royer, pour avoir vécu plusieurs années dans le canton de Vaud, et pour avoir donné des cours à l'Académie de Lausanne au milieu du siècle dernier, devrait nous être mieux connue. Cette Française née en 1830, qui vécut à cheval entre la Suisse, l'Italie et la France, ne cesse, tout au long de l'ouvrage de Geneviève Fraisse, de nous étonner. Traductrice de Darwin, elle en discute en plus les thèses, et finit par se brouiller avec le célèbre évolutionniste.

Assoiffée de savoir, Clémence Royer touche, en spécialiste originale, les champs de l'économie, de la philosophie, du politique, de la biologie, de la physique. Dans les années 1860, elle propose un impôt sur le revenu proportionnel et progressif, suggestion révolutionnaire qui tombera aussitôt dans l'oubli pour un quart de siècle...

Pour compléter la biographie intellectuelle qu'elle trace de Clémence Royer, Geneviève Fraisse en publie deux textes, dont la leçon d'ouverture du « cours complet de philosophie de la nature » donné à Lausanne pendant l'hiver 1859-1860, cours réservé uniquement aux femmes :

« les deux moitiés de l'humanité, par suite d'une différence trop radicale dans l'éducation, parlent deux dialectes différents (...). Il y a plus de dix mille mots dans la langue que les femmes n'ont jamais entendu prononcer (...) et cependant il suffirait d'un petit dictionnaire étymologique (...) pour nous mettre à même de prendre part à toutes les conversations et d'aborder toutes les lectures (...). Les savants, en effet, ont entouré le champ de la science d'une haie d'épines, mais au-delà il est plein de fleurs ».

Autodidacte, Clémence Royer s'était fabriqué son « petit dictionnaire ». Mais celles qui l'ont suivie sur cette voie sont peu nombreuses malgré les injonctions de Clémence. Pis encore, il est de bon ton, aujourd'hui, de dire, alors même qu'on a fait des études : « moi, quand les universitaires parlent, j'y comprends rien, y a d'ces mots... » Il ne faut pas avoir peur des mots.

« Approchez, touchez... cela ne mord pas », disait dans le vide Clémence Royer.

Martine Chaponnière

² par Geneviève Fraisse, éd. La Découverte, Paris, 1985, 196 p. Cf. également l'article de Thérèse Moreau, paru dans F.S.

« LA LEGENDE DE BLOODSMOOR » POURQUOI LE GOTHIQUE VINT AUX FEMMES



Joyce Carol Oates.

Les cinq filles de la famille Zinn — quatre vraies filles, Constance Philippa, Octavia, Malvinia, Samantha, et une fille adoptive, Deirdre, ont toutes l'âge d'être mariées. Malheureusement, déplore la chroniqueuse de cette tragique histoire,¹ les filles Zinn n'ont pas vraiment la fibre matrimoniale. Deirdre disparaît en ballon et devient médium, Malvinia s'enfuit avec un acteur pour embrasser la carrière théâtrale. Samantha demeure l'assistante de son père (inventeur de la chaise électrique) jusqu'à ce qu'un amour fou la fasse fuir, elle aussi, à un moment où Constance Philippa a depuis longtemps choisi de disparaître la nuit de ses noces. Il reste Octavia, aimante et douce, qui se destine à « la seule carrière ouverte aux femmes, écrivait encore Virginia Woolf quelques décennies après l'époque de cette chronique, le mariage. » Mais même cette carrière se révèle pleine d'embûches.

Disparitions, enlèvements, sinistres châteaux, expériences scientifiques malféiques, communication avec l'au-delà, sont les ingrédients habituels du roman gothique. Ils sont tous là sans exception, à une différence près, le décalage ironique qui existe entre le récit de la narratrice, choquée par tant d'immoralité, et la position de l'auteure, choquée par tant de moralisme. Mais pourquoi avoir choisi la forme du roman gothique pour dénoncer l'éducation donnée aux jeunes filles à la veille de notre siècle.

Peut-être pour suivre les traces de l'ironique Jane Austen, dans *Northanger Abbey*, qui se moque du goût des jeunes filles pour ce type de romans. Mais surtout parce que le roman gothique

appartient à une tradition anglo-saxonne et, même si cela peut paraître surprenant, féminine. Car si l'on connaît bien Walpole ou Lewis, on oublie trop souvent qu'à la fin du XVIIIe siècle et dans la première moitié du XIXe ont fleuri les Ann Radcliffe, Clara Reeves, Emily et Charlotte Brontë, Mary Shelley, George Sand et bien d'autres, moins connues. Pourquoi ce succès du roman gothique aussi bien chez les auteurs femmes que chez les lectrices ?

Il semblerait que la réponse se trouve en partie dans la structure même des récits. La trame est généralement la suivante : une héroïne innocente est enlevée, séquestrée dans un château et délivrée par un jeune homme qu'elle épousera. En un mot, le roman gothique décrit la lutte du bien et du mal dans un cadre terrifiant. Or, le château, qui joue un rôle si important, n'est-il pas le symbole le plus clair, avec ses cachots, ses souterrains, ses passages dérobés et l'impossibilité d'en sortir, de l'enfermement des femmes (sans compter les implications psychanalytiques sur lesquelles il serait trop long de s'étendre) ? C'est une façon à la fois évidente et métaphorique de montrer leur impossibilité à travailler, voyager (à moins de se faire enlever contre son gré) ou sortir seules en ville (attention, l'émissaire du diable rôde).

Cette situation bloquée, impossibilité à sortir dans le monde, est aussi celle des filles Zinn. D'ailleurs, Joyce Carol Oates leur choisit comme évasions la fuite dans les airs et la communication avec l'au-delà (puisque celle avec ce monde n'existe pas), la carrière d'actrice, réprouvée par la morale de la bonne société, la transformation en homme, seul moyen d'assurer sa liberté. En dehors de ces voies de traverse, point de salut. Octavia, jeune femme accomplie, est celle qui figure la destinée féminine morale et parfaite, celle aussi qui subit les malheurs les plus grands (un mari peu aimant et la mort de ses enfants).

Le temps a passé, certes... Mais la *Légende de Bloodsmoor* est un monument érigé aux martyres de la féminité, en cette époque peu lointaine, victimes des ragots, des bavardages, des broderies, des manuels de bonne conduite, des corsets, de la moralité, des jupons multiples, des évanouissements et des mariages arrangés. En sommes-nous encore vraiment si loin ?

Cécile Wajsbrot

¹ Joyce Carol Oates, « La légende de Bloodsmoor », éditions Stock, 1985, 500 p.